

TAUSSIG Michael, 2018, *Mon musée de la cocaïne*, traduit de l'anglais par Julia Burtin Zortea. Paris, B42 et Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Culture », 352 p.

Marielle Aithamon

Volume 45, numéro 3, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1088030ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1088030ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Aithamon, M. (2021). Compte rendu de [TAUSSIG Michael, 2018, *Mon musée de la cocaïne*, traduit de l'anglais par Julia Burtin Zortea. Paris, B42 et Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Culture », 352 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 45(3), 236–238. <https://doi.org/10.7202/1088030ar>

La position du lecteur de cet ouvrage n'est pas commode. Elle suppose l'adoption de deux options principales. Elle place au centre le sujet de la cure : c'est lui qui est le véritable test de la pertinence des avancées théoriques et pratiques de la cure. Qu'est-ce qui fait soin ? Qu'est-ce qui guérit ? Quels que soient les détours de la recherche et l'évolution des pratiques de soin, c'est la cure qui compte et la complexité de chaque sujet porte la limite du travail professionnel des spécialistes. Les auteurs des recherches ne sont pas les sujets de la cure et tous restent cadrés par les options de la culture dont ils proviennent. Ces préoccupations demeurent au cœur du travail de Schurmans et de la lecture de ses ouvrages.

Référence

SCHURMANS D., 2016, *La fonction guérisseuse. Essai comparatiste sur les pratiques de guérison. Qu'est-ce que guérir ? Qui guérit ? Comment ?*. Paris, L'Harmattan.

Yvan Simonis
 Anthropologue (retraité)
 Université Laval, Québec (Québec), Canada

TAUSSIG Michael, 2018, *Mon musée de la cocaïne*, traduit de l'anglais par Julia Burtin Zortea. Paris, B42 et Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Culture », 352 p.

Dans *Mon musée de la cocaïne*, le premier de ses ouvrages à être traduit en français, Michael Taussig présente ses travaux en Colombie (réalisés entre le début des années 1970 et la fin des années 1990) et dresse le portrait du village de Santa María, situé à la source du fleuve Timbiquí. À Santa María, les habitants s'ennuient et, désespérant de ne plus trouver d'or, veulent partir... jusqu'à ce que, soudainement, à la fin du siècle, l'or — qui dépendait tant des fluctuations de la chance — laisse place à la cocaïne, dépendante des fluctuations de la violence et du capitalisme. Témoin de cette émulation, Taussig peint les réalités d'une société où tout ce qui la constitue est multiple, transgressif et mouvant. L'or et la cocaïne en sont les matières premières : traversées par l'histoire naturelle et l'histoire des êtres humains (toutes deux indissociables), elles expriment la poésie dévastatrice de cette région du monde.

L'ouvrage est divisé en trente et un chapitres, chacun abordant un aspect du quotidien traversé par les fluctuations du marché de la cocaïne, et ce, jusque dans la couleur de l'environnement (chap. 3), la pluie (chap. 6), le droit à la paresse (chap. 21) ou le mauvais œil (chap. 26). Comme l'or qui est « à la fois symbole et réalité de la valeur » (p. 41), les personnages dépeints par Taussig sont à la fois corporalités et imaginaires, toujours éminemment réels : des guérilleros aux plongeurs chercheurs d'or, en passant par les femmes de Santa María dont le geste ne fait qu'un avec le mouvement du fleuve lorsqu'elles cherchent de l'or.

La conception de l'anthropologie que Taussig présente dans cet ouvrage s'inscrit dans le cadre théorique qu'il développe depuis ses premiers travaux et qui s'inspire de la pensée de Walter Benjamin. Pour Taussig, l'anthropologie investit les espaces de désordre, d'ambiguïté, afin de développer une philosophie des *substances transgressives* qui bousculent le monde (p. 11). Puisque c'est toujours le liminal, l'interstice, l'entre-deux du vécu et de l'imagé qui est au centre de son œuvre, l'auteur entend faire de *Mon musée de la cocaïne* un espace muséal au sens où il contient et révèle la substance multiple de son terrain d'étude. Pour illustrer cette idée, il se tourne, après Santa María, vers une île stupéfiante qui porte le nom fort à propos de Gorgona : l'île illustre à quel point les choses que l'on voit sont seulement la partie pétrifiée, visible, c'est-à-dire émergée, de chaînes de montagnes submergées par l'histoire et par la nature. « [T]out ce qui est représenté semble retenir son souffle », écrit Taussig (p. 226). Autrement dit : dans toute vision suspendue demeure une énigme, et dans l'énigmatique se loge la confusion propre au regard anthropologique. Dès lors, y donner une forme ou un sens ferait perdre toute sa substance à la réalité.

L'or et la cocaïne sont vecteurs de multitudes ; ces matières premières et transversales sont à la fois pierre, eau, éclair, perpétuellement indéfinies, symboliques, traversées par l'histoire, suspendues entre la vie et la mort. Il n'y a pas de doute pour Taussig qu'il faille inventer une nouvelle forme de musée pour toucher à la confusion des choses. Le chaos, le hasard, le désordre — c'est-à-dire le mystique — s'opposent à la muséification des objets, car un tel processus leur fait perdre leur expressivité (p. 9). Le musée de la cocaïne, c'est avant tout l'histoire des gens qui la récoltent, des gens dont le labeur est autrement passé sous silence ; c'est l'histoire de la transgression et de la malléabilité propres à cet objet qui coule comme de l'eau entre nos doigts, insaisissable. Le musée de la cocaïne, c'est une vision pétrifiée, une *revelación* des mouvements de l'histoire.

D'ailleurs, Taussig le sait et le clame : le récit immobilise. S'en remettant à Jean Genet, il souligne le truquage inhérent à l'écriture qui ne dévoile que la partie visible des choses et ne peut représenter la contradiction (p. 76). Il insiste également sur la supercherie du réalisme camouflé en science qui a dicté la pratique anthropologique tout au long du siècle dernier et échoué à révéler la vie derrière les images saisies. Taussig ne parle pas directement de l'or et de la cocaïne, mais infuse ces objets dans les réalités quotidiennes, les rivières, les pierres, au sein des chaleurs étouffantes et des pluies salvatrices, dans la boue et les graviers, dans toutes ces substances qui se mélangent et qui s'étirent le long des chaînes de l'histoire, mêlées entre vie et mort.

Passer de l'une à l'autre de ces substances, comme Taussig passe de l'ethnographie à la littérature et la philosophie, c'est réaliser un processus miasmatique d'engendrement du mystère. L'écriture de l'auteur, comme les miasmes, comme la Gorgone, comme les îles et le mouvement des femmes dans les fleuves, saisit une réalité et révèle une énigme. La vision, la *revelación* des objets, réside ainsi dans les histoires — naturelles et humaines — que ces derniers transmettent. Ce livre, conçu comme un musée (de ceux de Taussig, fait de *substances transgressives*) est une traversée. L'auteur, comme le lecteur, comme le visiteur du musée de la cocaïne, traverse le monde en s'incarnant dans tout ce qui le compose, dans les réalités historiques et naturelles qui se dissolvent en autres. La proposition anthropologique (car c'est bien de cela qu'il s'agit) est ici celle d'une intériorité à laquelle est voué l'anthropologue par l'immanence des objets étudiés ; une intériorité que Taussig entend saisir à travers ses

descriptions de la chaleur, de la pluie, des pierres, des vents, de l'ennui, des marais, des plages ou encore des paresseux, tant elle se déploie au-delà des visions et des vitrines des musées, et au-delà même des livres qui la content.

Marielle Aithamon
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

TRÉGUER-FELTEN Geneviève, 2018, *Langue commune, cultures distinctes. Les illusions du « globish »*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Sciences de l'administration », 228 p., bibliogr.

Dans cet ouvrage qui reprend ses travaux de doctorat en sciences du langage, Geneviève Tréguer-Felten propose une approche critique de l'« anglais comme lingua franca » (ELF, *English as a Lingua Franca*) tel qu'il se pratique en entreprise. Ancienne enseignante de langue et directrice de communication d'entreprises, elle recourt dans cette recherche à des apports de la sociologie du travail, de l'anthropologie culturelle et des sciences de gestion et du langage.

Dans huit chapitres, clairement introduits, rédigés et structurés, l'auteure analyse un ensemble de textes (courriels, brochures, sites Internet) issus de la communication interne et institutionnelle d'entreprises situées en Chine, en France et aux États-Unis. Elle souligne l'intérêt de traiter d'échanges numériques en entreprise (qui représenteraient 80 % des échanges selon elle), en particulier parce que l'écrit conserverait davantage les traces de modes de rédaction et de rhétorique propres à la culture discursive d'origine. Ce corpus est abordé par une rigoureuse analyse contrastive des discours, établissant également des inférences avec le corpus ou d'autres travaux.

Après un chapitre sur l'analyse de courriels rédigés en ELF, l'auteure éclaire l'origine de ces « mal-ententes » par un bref développement sur le processus même de communication. Quatre chapitres sont ensuite consacrés à l'étude de la construction discursive de l'identité (l'ethos) d'entreprises françaises et chinoises. Dans le chapitre suivant, c'est la notion de « bonne » relation client que construit l'étude comparée de discours homoglottes d'entreprises françaises et états-uniennes. Avant une brève conclusion et une annexe présentant les fondements théoriques et méthodologiques de cette recherche, le dernier chapitre montre en quoi ces transferts « linguocentrés » (Geoffroy 2001), soulevés tout au long des analyses, fragilisent la prétendue universalité de l'ELF et en font la complexité.

Selon Tréguer-Felten, ce travail de « perce[ption de] l'« épaisseur » des discours » (p. 7), c'est-à-dire des espaces à interpréter par les interlocuteurs, présente un intérêt non seulement pour une meilleure communication interpersonnelle, mais également dans une perspective managériale et de marketing. Elle affirme que son propos se distingue des travaux sur le